

Avertissement

Nompar de Caumont, marquis de Puyguilhem, duc de Lauzun, ne laissera à la postérité ni héritage intellectuel, ni artistique, ni spirituel, ni politique. Il ne marquera pas non plus l'histoire de son empreinte. Pourtant, il reste un témoin essentiel du XVIIe siècle qu'il aura traversé depuis la Fronde jusqu'au règne de Louis XV, en passant par celui du roi Soleil et la régence de Philippe d'Orléans. Il fréquentera Fouquet et l'homme au masque de fer à Pignerol, il sera l'intime de la Grande Demoiselle et de la reine d'Angleterre, le favori pour ne pas dire l'ami du roi Louis XIV.

Il n'a laissé aucun écrit. Mais d'autres se sont chargés de parler de lui. Mlle de Montpensier, Mme de Sévigné, Bussy-Rabutin, le duc de La Force et bien sûr, Saint-Simon.

En suivant Puyguilhem, on comprend mieux la personnalité de Louis XIV, celle de Colbert et de Louvois, on mesure avec plus de pertinence les luttes de pouvoir, les grandeurs et les misères des uns et des autres.

Lauzun n'a laissé personne indifférent : soit qu'on l'ait haï, soit qu'on l'ait aimé, soit encore que l'on ait ressenti les deux sentiments à la fois, comme ce fut le cas de Louis XIV.

Lauzun, personnage complexe, est à la fois docteur Jekyll et Mister Hyde. Il y a en lui du Cyrano de Bergerac, du Don Quichotte, du Machiavel, du Duguesclin, du Casanova, du Scapin de Molière et du bouffon du roi. C'est aussi un dandy avant l'heure.

Craint de tous les grands du royaume, il se permit de défier le roi et en paya le prix. Grandeur et décadence, l'histoire en général s'arrête là. Sauf qu'avec lui, l'histoire ne s'arrête pas.

Saint-Simon, fasciné par le personnage, s'interrogea sur les raisons qui le poussèrent à parler autant de son beau-frère par alliance. Il nous a fourni une partie de la réponse. L'autre partie tient aux traits de caractère et au comportement de Lauzun. Voilà un homme que le passé n'intéresse pas, il regarde toujours devant lui. Il mobilise toute son énergie pour atteindre son but, il ne renonce pas. Éternel insatisfait, son courage frise l'inconscience et sa fantaisie ne connaît pas de limite. Son audace sidère son entourage, il se dégage de lui un formidable appétit de vivre, il possède un optimisme désarmant et un entêtement démentiel.

Amant insatiable, amoureux désenchanté, bourreau des cœurs, il séduit encore et toujours. Le plus souvent, les conquêtes répondent à une stratégie au service de son ambition.

Le côté obscur de Lauzun en a fait un personnage qui intrigue, qui fascine. Parmi les victimes de cette fascination, on trouve au premier rang le roi de France, Louis le quatorzième, le roi d'Angleterre et sa femme, la reine, qui ne jurait que par lui.

La Bruyère affirmait que sa vie était un roman plus fou que les rêves les plus fous.

Une vie rocambolesque en vérité qui illustre très bien ce que peut être la comédie humaine quand elle est jouée par des acteurs de talent.

27 mai 1695

— Te voilà mariée, ma fille, j'en rends grâce au ciel. Ta sœur a épousé le duc de Saint-Simon, et toi, tu deviens aussi duchesse.

La pluie cessa de tomber. Par le vitrail une riée de soleil illumina le hall d'entrée de l'hôtel de Lorge.

Le visage de la maréchale Durfort de Lorge trahissait sa satisfaction. Elle prit les deux mains de sa cadette dans les siennes. Son regard qui éclatait de bienveillance s'attarda un instant sur le visage délicat d'adolescente à peine en fleur de celle qui porterait désormais le nom de duchesse de Lauzun. Dieu qu'elle était belle, la petite, avec sa chevelure ébène et ses grands yeux pétillants de malice...

Les deux femmes descendirent les degrés du grand escalier qui plongeait vers le salon.

La jeune mariée, Geneviève-Marie de Quintin, était la fille de Guy-Alphonse II de Durfort, comte de Quintin, maréchal et pair de France. Elle avait quatorze ans quand ses parents signèrent le contrat de mariage avec Nompars de Caumont, marquis de Puyguilhem, devenu duc de Lauzun par la grâce du roi Louis XIV. Le marié, au jour des noces, avait soixante-deux ans... Pour toute autre personne, on eût parlé de l'âge de la sérénité et de la mesure. Mais, s'agissant de notre homme, cela prêterait à sourire.

La nouvelle mariée avait un peu ratiociné à l'idée d'épouser un barbon de presque cinquante-ans plus âgé qu'elle, mais les deux termes de l'alternative qu'on lui avait présentée rendaient la décision des plus délicates : c'était Lauzun ou Jérôme Phélypeaux de Pontchartrain, un jeune homme de vingt ans, plus près de son âge, il est vrai, mais à la mine bien peu engageante. Son visage bourgeonnait de pustules et la petite vérole lui avait mangé un œil. La fortune, de surcroît, lui était montée si haut dans la tête que le borgne en devenait aveugle.

Les négociations entre les Durfort et Lauzun avaient été laborieuses. Les parents de la mariée furent toutefois sensibles à la proposition du duc de renoncer à une dotation pour leur fille. Oui, monsieur de Lauzun épousait sans dot. Une telle offre s'avérait rare de la part des soupirants. On fut donc réceptif à celle de Puyguilhem qui présentait en outre la bonne fortune d'un retour en grâce auprès du roi. Comme un bonheur n'arrive jamais seul, le duc venait de perdre la femme qui avait marqué sa vie : Mlle de Montpensier, cousine du roi, plus connue sous le nom de la Grande Demoiselle et qu'on se devait d'appeler par son titre d'Altesse Royale.

Bien que n'ayant jamais été mariés officiellement, même si d'aucuns affirmaient qu'ils avaient convolé secrètement, Lauzun et la cousine de Louis XIV avaient vécu sous le même toit. On ignorait si les vertus et les convictions religieuses profondes de la demoiselle avaient connu des faiblesses sous forme de dérives charnelles. Il semble bien que oui tant la passion animait Mlle de Montpensier. Mais, quoi qu'il en fût, succéder à celle-ci, que ce soit dans le cœur ou dans le lit,

constituait une marque supplémentaire de distinction pour la famille des Durfort de Lorge.

Il restait à convaincre la petite. On vanta les mérites de Puyguilhem en insistant sur sa qualité principale, à savoir son âge avancé. Ce fait irréfutable ouvrait, pour l'épousée, des perspectives encourageantes. Avec un peu de chance, elle serait veuve sous peu. Il ne tenait qu'à elle et à ses talents de mettre à profit le peu de temps que durerait la vie conjugale et de tirer de son mari les plus belles preuves matérielles de son attachement.

Il faut reconnaître que le duc de Lauzun, en dépit de son âge, possédait encore de l'allure. Ses années de réclusion à la forteresse de Pignerol n'avaient eu raison ni de sa santé ni de son optimisme, et encore moins de son ambition ou de ses pulsions envers le sexe dit faible.

La longue disgrâce qui avait frappé Puyguilhem avait succédé à une période heureuse qui avait vu le futur duc bénéficier de l'amitié du roi et devenir l'un des courtisans les plus en vue du royaume.

Le passé du marié plaidait aussi en sa faveur. N'était-il pas considéré comme un homme d'une extrême bravoure frisant même l'inconscience ? Son esprit n'avait-il pas séduit le roi qui lui avait fait gravir l'échelle des titres et des honneurs ? Les femmes ne le considéraient-elles pas comme l'homme le plus séduisant de la Cour et ses traits acérés n'avaient-ils pas ridiculisé de nombreux nobles prétentieux, en mettant les rieurs de son côté ? On savait tout cela chez les Durfort de Lorge. On se félicitait de cette alliance avec le duc. Son inconstance et son caractère volage étaient certes regrettables, mais on se consolait en se disant que cela ne durerait qu'un temps,

aussi court que possible, espérait-on... Pour l'heure, on pouvait fêter dans l'allégresse ce mariage de qualité.

On aurait sans doute festoyé avec plus de retenue ce jour-là, si la petite Geneviève-Anne avait su que Lauzun allait vivre jusqu'à près de quatre-vingt-onze ans...

Pour l'heure, on ignorait ce détail. Comme on ignorait que ses exploits, en dépit de son âge avancé, étaient loin d'être finis. Après tout, cet homme, ce Puyguilhem, *Péguilin*, comme l'on prononçait à l'époque, allait achever sous peu sa vie romanesque. Il alimenterait les mémoires et les chroniques du temps. « On parlera de ce gendre », aimait à répéter le maréchal Durfort, « on s'étendra sur son irrésistible ascension, sur ses provocations envers le roi Louis, sur ses expéditions outre-Manche tantôt heureuses, mais parfois malheureuses, sur sa bravoure sur les champs de bataille, sur ses grâces et ses disgrâces, sur ses escapades galantes, sur son imagination débordante, sur ses farces qui causèrent le ridicule de bien des courtisans ».

Lauzun l'incontournable, l'incorrigible, l'audacieux venait d'entrer dans la famille Durfort.

Cinquante ans auparavant

Antonin Nompard de Caumont, marquis de Puyguilhem, autrement dit *Péguilin*, écarquille les yeux. C'est donc là que réside le cousin germain de son père ! Devant lui, gamin de quinze ans, s'étale une imposante bâtisse, l'hôtel de Clèves, résidence d'Antoine de Gramont, le fils du comte Gabriel de Lauzun, un homme qui avait gentiment réussi. Cet hôtel avait été acheté à la veuve du duc de Guise peu de temps après l'assassinat de celui-ci à Blois. Il bordait la rue du Louvre qui traversait alors les jardins et se trouvait prolongée par la rue de l'Oratoire jusqu'à la Seine.

Antoine, le fils, avait accéléré l'ascension sociale de cette branche de la famille. Ses titres laissaient rêveurs : duc, pair et maréchal de France, vice-roi de Navarre et de Béarn pour ne parler que des plus émérites.

Antonin a le souffle court : l'immeuble est magnifique et la réputation de l'occupant des lieux est parvenue jusque dans son Agenais lointain. Il a tant entendu parler de l'oncle qui avait réussi... Le gamin baisse la tête pour mieux se protéger d'un vent polaire en cet hiver glacial comme l'étaient d'ailleurs la plupart des hivers de ce siècle de refroidissement climatique. L'adolescent se demande quel accueil lui réservera Gramont. Il en tremble sous sa cape de laine détrempée par la neige du matin.

Son avenir, il le sait, se trouve derrière ces murs. Un bon accueil et le monde lui appartiendra, car il est bien décidé à forcer le destin. Une rebuffade du cousin, fort sollicité, il est vrai, par les nombreux Gascons de la diaspora venus tenter leur chance chez les mousquetaires, et son ciel de rêve s'assombriera.

Le voilà, devant la porte, hésitant, mais plein d'ambition, sûr de son fait si seulement on lui faisait un brin de courte échelle.

Il n'a pas grand-chose dans sa besace ; sa garde-robe, il la porte sur lui. Quant à l'argent, il ne lui reste que quelques mailles en poche. Son père n'a pas eu la réussite d'Antoine de Gramont, troisième du nom. On a pourtant donné au jeune homme un cheval et mis à sa disposition un laquais pour faire le voyage. Ce qui représente un sacrifice pour la famille nombreuse des Caumont de Lauzun.

C'est sur le cousin que reposent tous les espoirs.

Après bien des hésitations, Antonin joue du heurtoir pour s'annoncer. On lui ouvre.

— Je suis Antonin Nompar de Caumont, marquis de Puyguilhem, je voudrais parler au maréchal de Gramont, mon cousin.

On le conduit devant le maître du lieu.

La surprise se situe des deux côtés. L'adulte toise le jeune garçon au nez pointu et aux boucles blondes et celui-ci lève les yeux vers ce grand gaillard à l'allure altière et au regard aigu, mais empreint de bonhomie. On s'observe encore un instant. L'adolescent amuse le pair de France, il est si petit, si chétif, si inattendu.

Et puis tout bascule. Antoine de Gramont s'est sans doute souvenu de son arrivée à Paris sans un sou en poche, trois décennies plus tôt. Alors il sourit :

— Bienvenue à toi, jeune cousin. Tu vas pouvoir t'installer ici. Tu commenceras par te remplumer, car tu es maigre à faire peur... À quoi te destines-tu ?

— J'aimerais le métier des armes.

— Pourquoi pas, mais je te préviens : tu ne seras pas un de ces hommes d'épée qui savent à peine écrire leur nom. Tu devras étudier. En attendant, viens, que je te présente le reste de la famille avant notre souper et tu me donneras des nouvelles de tes parents.

Trois heures plus tard, et après un repas tel qu'il n'en avait pas goûté depuis des semaines, le jeune Gascon, dans son lit douillet, sent des bouffées de bonheur traverser son corps enfin réchauffé : il est à Paris, chez le maréchal de Gramont, dans ce quartier si prisé du Vieux Louvre. Pour un peu, il entendrait le roi respirer !

La vie à l'hôtel de Clèves ressemble à un conte de fées. Il découvre Paris qui grouille de gens empressés, de marchands au verbe haut vendant tout ce que la nature et l'homme produisent, mais aussi un Paris plein de fureur, d'odeurs pestilentielles, de chausse-trappes...

Poussant jusqu'au Marché Neuf, il croise une foule de coquefredouilles, de regrattiers à la sauvette, de bergers poussant des moutons descendus des herbages de la plaine Saint-Denis pour s'en aller boire sur les bords du fleuve, des bouviers menant une paire de bœufs à la tuerie derrière le *carreau de la viande fraîche*.

La circulation est infernale, la populace, une véritable fourmilière. Il faut éviter le contenu des seaux, balancé depuis les étages, se ranger de cavaliers irascibles, adopter un profil bas devant des chaises à porteurs de nobles à l'épée chatouilleuse, prendre garde aux ruelles devenues glissantes sous l'effet des eaux usées... Il faut se frayer un chemin entre des hommes portant des charges démesurées sur le dos. Déguenillés, puant de la bouche, ils véhiculent dans leur sillage des détritibus arrachés au caniveau central. On s'interpelle, on crie, on vocifère et pour finir, on jure ! À tout instant, on risque d'être happé par les charrettes de vendeurs de charbon, de fer, de hardes, de vin, de foin, de futailles, il faut compter aussi avec les haquets et leurs équipages... On jure à nouveau, on s'invective, on se bat pour un oui, pour un non, surtout pour des légumes tombés d'une charrette secouée par un pavé déchaussé...

Antonin a la tête qui tourne devant un tel spectacle, il en a plein les yeux, les oreilles, les narines, il n'a qu'une hâte maintenant, celle de rentrer à l'hôtel de Clèves, havre de calme et de verdure. On peut s'y ébattre sur la cour d'herbe rase et méditer sur des bancs de pierre autour d'une grande fontaine.

Monsieur le maréchal l'avait mis en garde : à Paris, on ne sort pas après la chute du jour. La ville est alors livrée aux Frères de la Samaritaine, ou aux Chevaliers de la courte épée. C'est l'heure où les tire-goussets laissent la place aux coupe-jarrets et aux frères du Pont-Neuf qui tuent d'abord pour mieux dépouiller ensuite.

Antonin comprend vite que pour survivre dans cette ville, il faut avoir l'œil aux aguets. Même au quartier du Louvre et du Châtelet, on n'est pas à l'abri des détroseurs de la Cour des miracles – rifodés, milliards ou mercandiers –, mais on ne risque pas sa vie, du moins, jusqu'à l'arrivée de la nuit.

Puyguilhem se fait interpeller par un malingreux vantant les talents d'une pierreuse qui monnaie ses charmes au fond d'une taverne d'une rue voisine. Le jeune homme est choqué. En Agenais, on ne voit pas pareille débauche...

Le soleil décline, Il est temps de rentrer chez les Gramont.

Le soir, si on est contraint de sortir, la sécurité exige de se déplacer en carrosse avec des laquais habiles au maniement des armes. Mais on n'est pas à l'abri d'un assaut de la bande des Rougets ou de celle des Plumets ou pis encore, de celle du Pont-Neuf, la plus épouvantable, qui ne laisse aucune chance à ses victimes. Rentrer du théâtre ou d'une soirée chez un ami se révèle une aventure périlleuse. Le plus souvent, on fait appel à des hommes en armes pour regagner sa demeure. Le guet arrive parfois à attraper l'un de ces vauriens. Pour l'exemple, on en envoie deux ou trois par semaine place de Grève se balancer au bout d'une corde, mais l'effet d'exemplarité n'est guère efficace, car les temps sont durs. Richelieu et Louis XIII ont vidé les caisses de l'État avec la guerre et Mazarin n'a pas vraiment amélioré la situation.

Lauzun fait la connaissance d'un monde dont il ne soupçonnait même pas l'existence et à fortiori, les mœurs.

Le provincial s'adapte et prend goût aux endroits plus paisibles de la capitale, ayant soin de respecter les règles élémentaires de survie. Pour le reste, il fait confiance à son épée. Il prend toutefois l'habitude, lors de périples jugés plus risqués, de porter un pistolet à la ceinture.

Ses débuts dans la plus grande ville d'Europe le ravissent. Il adresse une missive à la famille de Caumont dans laquelle il laisse transpirer son enthousiasme pour cette nouvelle vie.

On l'a obligé à étudier, ce qui n'est point de son goût. Une des académies militaires s'est fait un plaisir d'accueillir le parent du maréchal de Gramont. On lui inculque tout ce qu'un gentilhomme se doit de savoir, depuis le maniement de l'épée et des mots jusqu'aux bonnes manières en passant par des rudiments de géographie et de mathématiques. Il passe toutefois plus d'heures à cheval qu'à étudier la cartographie ou à lire les discours de Cicéron.

Il apprend aussi comment se vêtir. Il faut être, lui dit-on, *à la trotte qui mode*, c'est-à-dire à la mode imposée par quelques meneurs de la Cour.

Cette formation ne s'éternise pas. On lui fait part d'une nouvelle inespérée : le maréchal de Gramont l'incorpore dans son régiment de cavalerie malgré son jeune âge. Les choses sérieuses peuvent commencer et le petit Agenais va montrer de quoi il est capable.

Des nuages obscurcissent le ciel du royaume de France. Les grands du royaume ont décidé de reprendre des pouvoirs que Louis XIII et Richelieu avaient rognés. Mazarin, qui dirige le pays avec la reine mère pour cause de minorité du roi Louis XIV, n'arrive pas à se dépêtrer de la guerre de Trente Ans qui achève de mettre les finances du royaume dans un état de désolation.

Le hasard règne souvent sur les carrières. Lauzun a la chance ou le bon sens de se ranger du côté de la légalité alors que son propre père, comme beaucoup de nobles du pays agenais, a choisi Condé et le camp de la Fronde. Durant cette période troublée et en dépit des tiraillements familiaux, il reste indéfectiblement fidèle à la régente, au jeune roi et à Mazarin. Ces deux derniers devaient s'en souvenir et cela tissa les premiers liens entre Lauzun, le cardinal et Louis, roi des Français.

La guerre contre les Espagnols a repris. La France ne peut laisser les Habsbourg qui règnent aussi sur l'Espagne et les Pays-Bas, étrangler le royaume.

Le jeune cavalier Lauzun fait son paquetage et suit le duc de Gramont.

Antonin peut enfin se distinguer. Il le fait dans la libération d'Arras. Du haut de son poste d'observation, le jeune Louis le quatorzième s'est informé de l'identité d'un cavalier intrépide que l'on a vu partout :

— Monsieur Turenne, qui est ce cavalier qui a semblé défier les mousquets espagnols ?

— Un mien neveu. Le jeune cousin du maréchal de Gramont, le marquis Nompar de Caumont de Puyguilhem, Sire.

— Il faudra me le présenter.

Le jeune Lauzun continue à apprendre auprès du maréchal de Gramont. Celui-ci, personnage truculent, doué de sens politique, bon vivant, séducteur, discipliné, mais fort en gueule quand il le faut, ce militaire aux talents multiples continue d'impressionner le jeune homme qui vient d'avoir vingt et un ans.

Il se rend d'autant plus souvent à l'hôtel de Clèves que la fille du pair de France, qui avait sept ans quand il est arrivé à Paris, en a désormais seize. Elle est belle comme une rose fraîche perlant de rosée et fait perdre la tête à tous les hommes qui croisent sa route. Antonin de Caumont est sous le charme. Il aimerait converser avec elle plus avant, mais, nommé récemment capitaine, il doit la laisser derrière lui pour se rendre au siège de Landrecies. Il aurait sans doute moins regretté cet éloignement de la belle cousine s'il avait su qu'elle deviendrait une pomme de discorde entre lui et le roi Louis XIV.